

Le carnet

Ce matin, quand j'ai ouvert la cachette des clés de Solange, je n'ai pas trouvé son trousseau. À la place, j'y ai trouvé un petit mot, écrit très vite sur un Post-it, disant qu'elle avait été hospitalisée dans la nuit. Je suis sûre que Laurent l'a écrit exprès pour moi, ce petit mot. Les infirmiers sont souvent déjà au courant. Mais pas moi, simple orthophoniste.

Alors il a griffonné, apparemment rapidement : « Solange est à l'hôpital. » Parce qu'il sait à quel point j'enrage quand j'entre et que je trouve son lit vide. Il sait que je fulmine quand on ne me prévient pas d'une énième hospitalisation. Parce que je me suis déplacée pour rien, un peu. Parce que la structure se dit coordinatrice et ne coordonne pas, un peu. Parce que je dois changer mes plans, un peu, aussi. Mais, surtout, parce que je ne sais pas. Quand je trouve le lit vide, je ne sais pas : si elle passe des examens, si elle a été hospitalisée en catastrophe, si...

J'ai refermé la cachette, glissé le Post-it dans le carnet, et je suis repartie. Voilà un drôle de lundi. Je suis passée à côté de la camionnette de Laurent, qu'il gare sur le côté quand il n'est pas en train de travailler. Laurent, c'est le gardien, l'homme qui veille au grain. Il est discret, je ne le vois presque jamais. Il reste à l'étage, il dort souvent – il est pizzaiolo, il rentre tard. Plusieurs mois avant que je ne rencontre Solange, il s'est installé chez elle pour être toujours présent. Je ne l'ai su qu'après, mais, souvent, il nous écoutait.

Vendredi, à ma visite précédente, j'avais compris que Solange était bien fatiguée. J'étais entrée, avec une voix douce, parce que parfois, quand j'arrive, elle somnole. Ce jour-là, elle dormait profondément, la tête penchée en avant dans son lit redressé. Mes bottes sur le parquet, la porte de sa chambre qui se ferme, mon sac qui se pose par terre sont autant de légers bruits qui, d'habitude, la réveillent. Mais ce jour-là, pas un frémissement, elle dormait vraiment. Je ne sais jamais trop comment réagir. Parfois, elle se réveille et est ravie que l'on travaille, malgré le sursaut infligé. Et parfois, enveloppée par Morphée, elle me signifie que, aujourd'hui, elle ne souhaite que les massages, pas plus.

J'avais tournicoté, et elle ne se réveillait toujours pas. Cela ne lui ressemblait pas, elle a le sommeil tellement léger. J'étais allée feuilleter dans l'entrée le classeur de coordination. Ah, depuis la nuit, elle souffrait de violentes douleurs abdominales, comme trop souvent, malheureusement. Elle avait dû passer une sale nuit. Je vais la laisser dormir, je la verrai lundi, m'étais-je dit.

J'étais revenue dans sa chambre, pour récupérer mes affaires. Et j'avais aperçu, croyant presque me tromper, un sursaut de paupières. Je m'étais penchée pour glisser le carnet dans mon sac. Et en me relevant, j'avais revu ce tressaillement de cils, comme quelqu'un qui se dépêche de fermer les yeux. Et j'avais compris. Elle ne dormait pas si profondément que ça. Elle m'avait entendue. Mais elle ne se sentait pas la force. Elle était trop fatiguée pour me recevoir. C'était sa manière de me le dire. Je ne lui en ai pas voulu. Je m'étais éclipsée discrètement. À lundi, Solange.

Après avoir trouvé le mot, je suis retournée à mon cabinet, et j'ai utilisé ce temps libre pour taper à l'ordinateur ses « souvenirs de vie ». Cela fait un an que Solange ne parle plus. Tout est rouillé, tout est coincé, et pourtant, les idées continuent de foisonner.

Quand la parole avait commencé à lui manquer, je me triturais l'esprit, ne sachant quoi lui proposer. Je voulais lui permettre de continuer à communiquer, mais de quoi allions-nous parler ? Et puis, j'ai trouvé, suis-je bête !

Nous allions parler d'elle ! De sa vie qui m'avait paru si riche. Avec un tableau alphabétique pour nous aider. Je lui avais proposé le projet, timidement. Son visage s'était illuminé, de cet immense sourire qu'elle ne quittait jamais. Elle était ravie que je puisse lui proposer de transcrire sa vie, ce dont elle se souvenait, ce qui l'avait marquée. Au début, nous avons tâtonné, c'était difficile de trouver un équilibre, une bonne façon de s'adapter l'une à l'autre, de poser les questions sans trop orienter les réponses, de laisser la réponse libre, mais sans qu'elle ne soit trop longue pour éviter l'épuisement. Et puis, nous avons trouvé notre rythme. Je posais des milliards de questions pour tout comprendre. Je lui disais toujours : « S'il y a quelque chose dont vous ne voulez pas parler, vous me dites stop, n'hésitez pas à me hurler dessus s'il le faut ! » Ça la faisait rire. L'idée même qu'elle hurle était risible, tant elle était joviale et douce.

Parfois, nous mettions longtemps à nous comprendre. Parfois, en à peine trois lettres, j'avais tout saisi. Elle m'avait parlé de ses grands-parents et de ses parents, de leur rencontre sur le marché. De ses sœurs, et de la plus jeune, qui avait été envoyée en pensionnat dès petite, tant elle était difficile, avant qu'on ne comprenne qu'en réalité elle était sourde. De son frère adoré, décédé très jeune. Sur son lit d'hôpital, branché à des dizaines de tubes pour parler, respirer, manger, il lui avait fait promettre de ne jamais finir comme lui. Et elle avait promis que jamais elle ne vivrait avec un tube dans la gorge pour respirer. Elle en avait eu les larmes aux yeux, quand elle me l'avait raconté.

Elle m'avait parlé de son enfance en campagne, de la jument Flora, de ses difficultés à l'école. Je m'en doutais un peu, il me fallait parfois beaucoup d'imagination pour retrouver le mot qui se cachait derrière ses erreurs. De la rencontre avec son futur mari, des cachotteries qu'ils faisaient à leurs parents, couverts par son frère chéri. De Dalida, qu'elle aimait tant. *Bambino*. De son métier de nourrice, de ses fils. Et moi, consciencieusement, après chaque avancée, je réécrivais tout, faisais la mise en page, imprimais. Je reliais tout dans un petit carnet. Quelle joie pour elle quand je revenais avec le carnet, et qu'on avait ajouté des pages !

Mais ce matin, elle ne l'a pas vu, le carnet, puisque j'ai trouvé le mot.

Elle ne verra pas comme il a grossi, le carnet, puisque ce soir, j'apprends qu'elle a été emportée.

C'est Laurent qui m'a prévenue. Mon téléphone vibre, un message, numéro inconnu. En quelques lignes, mon cœur se tord deux fois. La première fois, parce que, même si je suis soignante et que je dois garder une certaine distance, je les aime, mes patients. La deuxième fois, parce qu'en quelques mots il me dit combien j'ai apporté de la douceur et de la gaieté dans les journées de Solange ; et que, au fond, c'est tout ce que je souhaitais.

Samedi. Je serre le carnet contre moi, sous mon manteau. J'ai passé plusieurs heures hier soir, à soigner sa couverture, refaire la mise en page, traquer les coquilles. On aurait dit que je restaurais un livre précieux, qui renfermerait des savoirs oubliés. À y réfléchir, c'est précieux, ce qu'il y a dans ce carnet : c'est toute une vie. Il fait froid, ce matin, le ciel est humide et l'air est gris. La cérémonie était émouvante, j'en ai encore le cœur mouillé. Je suis tremblante, dans la file des proches qui viennent présenter leurs condoléances. Je ne suis pas sûre d'être à ma place, j'ai peur de gêner. Lorsque c'est mon tour, je plante mes yeux dans ceux de Régis, le fils de Solange, et, les joues ruisselantes, je lui tends le carnet.

Saint-Genis-les-Ollières, 2022.